Fre 4°.Lf29960.1

# LETTRE PASTORALE

DE

# L'ÉVÊQUE DE L'HÉRAULT,

*Pour annoncer sa Démission aux Pasteurs & aux Fidelles du Diocèse.*

Case fol.o Fre 27185

ALEXANDRE-VICTOR ROUANET, par la divine Providence, Évêque: Aux Pasteurs et aux Fidelles du Diocèse de l'Hérault: Que Dieu notre Père et Jesus-Christ notre Seigneur vous donnent la grâce, la miséricorde et la paix. (Timoth. 1. V. 2).

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Appelé par vos suffrages à l'Episcopat, « ce n'est pas pour moi, vous » disois-je dans ma première Lettre pastorale, que j'ai été fait Évêque; » c'est pour l'intérêt de la Religion, c'est pour votre salut; et j'en » cesserai les fonctions dès que ce double intérêt l'exigera. Soyez donc » assurés, ajoutois-je, que le jour où abjurant vos divisions, et ne » prenant conseil que de la Religion et de vos intérêts éternels, vous » vous réunirez tous pour procéder à un choix plus digne de l'Église et » de vous, oui, soyez assurés que ce jour sera pour moi le plus beau de » ma vie ». Ce n'étoit pas là un langage de cérémonie: c'étoit l'expression des sentimens de mon cœur.

Mes vœux ne sont pas encore en tout accomplis; le mur fatal de séparation qui vous divise n'est pas encore entièrement renversé; mais les

THE NEWBERRY LIBRARY

temps sont bien changés, et il m'est enfin permis de me décharger d'un fardeau qui est au-dessus de mes forces, sans avoir à craindre des suites funestes pour la Religion. Les Chefs même de l'Église et de notre Gouvernement, qui travaillent de concert à réparer les ruines du Sanctuaire, ont désiré une pareille démarche de la part de tous les Évêques, comme un moyen efficace d'assurer le triomphe de la Religion et la paix de la République. Au premier avis de leur part, je me suis empressé de la faire le 20 du mois dernier; et aujourd'hui que je suis assuré, par les réponses des Délégués des deux autorités spirituelle et temporelle, que ma démission du Siège Épiscopal de l'Hérault est acceptée, je m'empresse encore de vous en instruire.

Si les événemens qui ont précédé mon élection et mon acceptation étoient de nature à réveiller vos allarmes, ceux qui ont précédé et amené ma démission sont bien propres à les calmer, et à vous inspirer la plus grande confiance. Si en vous annonçant ma consécration, je n'ai pu articuler que les accens de la douleur et de la crainte, fruits amers des maux qui pesoient alors sur notre existence, et qui nous en présageoient de plus grands encore: si pour les adoucir j'ai été obligé de recourir à la ressource ordinaire des malheureux, l'espérance; qu'il est consolant pour moi aujourd'hui de pouvoir vous entretenir des succès de notre espérance commune, et vous faire trouver en vous-mêmes une preuve palpable que ce n'est jamais en vain qu'on met en Dieu sa confiance: *Quis speravit in eo et confusus est?*

» Celui qui vous a accablés de maux, vous disoit-je alors au nom de » l'Église notre tendre mère, celui-là même sera l'auteur de votre » délivrance..... Gardez-vous donc, mes enfans, de vous laisser » abattre par tant de calamités, ranimez votre courage: que le cri » d'une prière fervente s'élève jusqu'au Seigneur, et il vous délivrera de » vos ennemis. J'ai toujours attendu votre salut avec une ferme con- » fiance, et déjà le Dieu Saint m'a comblée de joie en me laissant » entrevoir l'abondante miséricorde que vous prépare notre Sauveur..... » Ceux qui ont été témoins du cruel esclavage auquel il vous avoit » condamnés, le seront de votre prompt affranchissement, qui sera

» accompagné d'honneur et de gloire. Supportez donc, avec patience » et soumission, les coups redoublés dont il vous frappe dans sa » colère; car l'ennemi qui vous persécute sera bien-tôt écrasé, et » vous le foulerez aux pieds. Encore une fois, mes enfans, ranimez » votre courage, poussez vos cris vers le ciel; et le Dieu qui vous a » affligés se souviendra de vous, pourvu qu'après avoir abandonné son » service pour suivre vos passions, vous retourniez à lui avec plus de » zèle encore, et dans la sincérité de votre cœur. ( Baruch. 4. ) ». Malheur au Chrétien qui n'aura pas rempli l'obligation de retourner à Dieu, que lui imposent ces consolantes promesses! il se sera jugé lui-même indigne des faveurs que la divine miséricorde lui avoit préparées; mais Dieu n'en délivrera pas moins son peuple pour la gloire de son nom.

Ce prompt et puissant secours que nous promettoit de la part de Dieu l'Église éplorée et plus affligée encore que nous, de tous nos maux qui sont aussi les siens; ce secours, dis-je, se montre déjà à nos yeux; déjà nous commençons à en ressentir les heureux effets; chaque jour se purifie l'air infecté des vapeurs de l'impiété que nous étions forcés de respirer. Les oreilles chrétiennes ne sont plus tant tourmentées par les horribles blasphèmes qu'on ne cessoit de vomir contre notre Religion Sainte. La plupart de ses ennemis se sont condamnés au silence: puissent-ils faire encore mieux et ouvrir leurs cœurs à ses douces et salutaires inspirations! Déjà la paix générale extérieure proclamée, est l'heureux présage de la paix intérieure qui doit la suivre, si nous n'y mettons point obstacle. O Dieu! Toute notre reconnoissance suffira-t-elle à tant de bienfaits!

La paix intérieure! Pourrions-nous, M. T. C. F., l'acheter trop cher? Est-il de sacrifice qui nous parût trop pénible, pour étouffer le schisme affreux qui depuis plus de dix ans déchire l'Église de France? C'est dans cette vue que j'ai donné la démission de mon siège; et il n'en faut pas davantage pour la justifier aux yeux de quiconque aime la Religion; mais ce n'est pas là un sacrifice pour quelqu'un qui se sent aussi bien que moi incapable de porter le fardeau de l'Épiscopat; aussi, avec le secours de Dieu, suis-je encore prêt à faire tous ceux qu'on pourroit exiger de moi,

le sacrifice même de la vie s'il étoit nécessaire, pourvu toutefois qu'on n'exigeât rien de contraire à la vérité (1).

Et vous, M. T. C. F., qui par vos suffrages m'avez appelé à l'Apostolat, pourriez-vous opposer quelque obstacle à une réunion si désirable, si nécessaire pour le triomphe de la Religion et pour votre salut ? Pourriez-vous ne pas vous montrer dociles à la voix du guide que vous avez vous-mêmes choisi ? Ah ! je vous conjure par la miséricorde de Dieu qui répand avec tant de profusion ses dons sur nous tous, par les entrailles de la charité de J. C. qui est venu nous sauver tous, par l'effusion du St. Esprit qui est descendu dans nos cœurs pour nous sanctifier tous, par l'ascendant enfin que doit me donner sur vous la confiance que vous m'avez témoignée, oui je vous conjure d'étouffer en vous tout sentiment contraire à la charité fraterneile; de fermer vos oreilles à la voix de la chair et du sang, pour n'écouter que la voix de J. C. qui vous crie et de l'Église qui vos répète sans cesse : *aimez le prochain comme vous-mêmes.*

Parmi les personnes dont vous vous êtes éloignés, se trouvent des voisins, des amis, même de proches parens, dont l'amitié est un besoin pour votre cœur : pourriez-vous être assez ennemis de vous-mêmes, pour vous

---

(1) Nous devons tout sans contredit à la charité ; mais aussi nous devons tout à la vérité. Ces deux obligations inséparables sont aussi sacrées l'une que l'autre. Malheur à qui prétendroit servir la charité au préjudice de la vérité ou la vérité au préjudice de la charité ! — Il est bien étonnant d'entendre encore parler de rétractation, de pénitence auxquelles on voudroit obliger les Prêtres qui se soumirent aux lois de 91. Jusqu'à quel point la passion peut aveugler ! Les Chefs de la Religion et de l'état qui ont concerté ensemble le plan de pacification, connoissent trop la Religion; ils sont trop attachés à leur devoir, pour jamais proposer une démarche scandaleuse, aussi criminelle devant Dieu qu'avilissante devant les hommes ; et si la justice de Dieu n'étant pas suffisamment vengée plaçoit encore sur nos têtes de ces hommes tels que nous en avons vus, de ces hommes qui comptant leurs intérêts pour tout et la Religion pour rien, osassent faire une proposition pareille, nous espérons de sa grâce qui nous a soutenus au milieu des terribles épreuves que nous venons d'essuyer, nous espérons, dis-je, qu'ils pourroient tout au plus faire des martyrs, mais non pas des prévaricateurs.

refuser à des embrassemens si doux, si consolans, et qui doivent répandre tant de charmes sur le reste de votre vie ? Ici la plupart d'entre vous, j'en suis sûr, sentent leur cœur s'attendrir, et ne soupirent qu'après le moment où il leur sera permis de se jeter dans les bras de leurs frères, et d'épancher dans leur ame des sentimens d'autant plus vifs qu'ils ont été plus long-temps comprimés. Mais il en est certains, je l'ai toujours vu avec douleur, il en est qui, trop sensibles à tout ce qui les blesse, ne peuvent oublier ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qui les a irrités : leurs plaintes sont sans fin, comme leur sensibilité sans bornes. Mon cher Frère, dirai-je à chacun d'eux, voyez si les mauvais traitemens dont vous vous plaignez n'ont pas été occasionnés par un amour-propre trop délicat qui ne sait rien supporter ; voyez encore s'ils ne sont pas exagérés par une imagination trop vive, qui a le dangereux talent de métamorphoser en blessure profonde la piquûre la plus légère ; voyez enfin s'il ne vous en coûte pas plus de vous livrer aux sentimens haineux et turbulens qui déchirent le cœur, que de supporter un mauvais traitement avec courage, avec patience : du reste, supposons pour un moment les mauvais traitemens qui vous révoltent aussi insupportables que vous l'imaginez, et vos plaintes aussi justes qu'elles puissent l'être ; n'est-il pas vrai que vous êtes Chrétien ? N'est-il pas vrai que Jesus-Christ, notre parfait modèle comme notre divin maître, embrassa le Disciple infidelle, qu'il pria, qu'il mourut pour ceux même qui le rassasièrent d'opprobres et qui l'attachèrent à la Croix ? Qu'avez-vous à répondre ?

Pour vous, M. T. C. F., qu'une fatale prévention a éloignés de nous, mais qui n'en êtes pas pour cela moins chers à mon cœur, nous voici enfin vous et moi au comble de nos vœux. Mon Ministère Episcopal ne vous étoit point agréable : vous voilà donc satisfaits de ma démission, autant que moi qui me trouve déchargé d'un poids énorme. Sans cesse vous en avez appelé au Chef de l'Église, et c'est le Chef de l'Église qui va vous donner un Évêque : nouveau sujet de satisfaction pour vous qui obtenez ce que vous désiriez, comme pour moi qui n'ai plus à craindre que ma retraite laisse cette Église sans Pasteur. Pourriez-vous ne pas écouter la voix de ce nouveau Pontife ? Pourriez-vous être

insensibles aux accens si touchans de la charité ? Pourriez-vous prolonger encore une division si funeste à l'Église, et vous refuser à une réunion dont vous sentez vous-mêmes la nécessité ?

Enfin, M. T. C. F., quelque parti que vous ayez embrassé, quelles qu'aient été vos opinions, vos sentimens, vos prétentions, souvenez-vous que vous êtes tous Français, que vous êtes tous Chrétiens, et à ce double titre doublement frères. Souvenez-vous que vous êtes tous membres d'un même corps dont Jesus-Christ est le Chef. Vit-on jamais l'œil et l'oreille en guerre ouverte contre le pied et la main ? Eh ! que deviendroit votre corps, dont les intérêts vous sont si chers, s'il éclatoit entre les membres qui le composent une division pareille à celle qui afflige le corps de J. C. ? De telles considérations vous trouveront-elles insensibles ? Faudra-t-il encore vous citer des exemples pour vous persuader, ou plutôt pour vous humilier ? Quelle division plus profonde que celle qui éclata entre Ésaü et Jacob ! Le temps cependant triompha d'un cœur ulcéré : à peine Ésaü, après une longue absence, aperçut son frère, qu'il vola au-devant de lui, se jeta à son cou, le serra étroitement et ne put retenir ses larmes. *Currens Esaü obviam fratri suo..... Stringensque collum ejus, osculans flevit.* (Gen. 33. V. 4). Seriez-vous des ennemis plus irréconciliables qu'Ésaü ? Si vous prétendez tous ressembler à Jacob, imitez donc son exemple : comme lui conjurez le Père céleste d'adoucir le cœur de vos frères, et de vous les rendre propices ; comme lui étouffez tout ressentiment qui s'élève contre eux dans votre cœur ; comme lui enfin n'épargnez ni soins ni attentions pour les prévenir ; et après une si longue absence, au moins de cœur, dociles à la voix de l'humanité, de la Patrie, de la Religion, volez les uns au-devant des autres, et mêlez vos larmes à vos tendres embrassemens. O Dieu qui tenez entre vos mains les cœurs de tous les hommes, et les tournez comme il vous plaît, voici un peuple de frères profondément divisés : daignez toucher leurs cœurs comme vous touchâtes ceux des deux jumeaux, et rendez par votre grâce leur réconciliation aussi solide, aussi durable !

Ma joie sera complette, M. T. C. F., si tel est le résultat de ma démission. Voici maintenant mes sentimens, mes regrets et mes vœux.

J'ai accepté l'Épiscopat dans un moment où il n'étoit environné que de misère, d'opprobres et de persécutions; et je bénis la divine Providence de m'en décharger, à l'époque où il va jouir de toute la considération qu'il mérite à tant de titres. Loin de voir d'un œil jaloux le Pontife qui va me remplacer, je le regarde d'avance comme mon bienfaiteur, mon libérateur, mon meilleur ami : il va me délivrer d'un fardeau redoutable aux Anges mêmes, et des dangers effrayans qui l'entourent : il peut compter sur toute ma reconnoissance. Ce n'est pas sans peine qu'un Pasteur se sépare d'un troupeau tendrement aimé; mais sa peine disparoît dès qu'il pense que le Souverain Pasteur des ames, dont il n'étoit que le foible instrument, veille nuit et jour sur ses brebis, et que le troupeau sera bien mieux soigné par le nouveau Pasteur que sa miséricorde infinie lui prépare. Mon plus grand regret est de n'avoir pu faire, dans le poste auquel votre confiance m'avoit appelé, tout le bien que je désirois. La difficulté des circonstances, la foiblesse de mes moyens, mes péchés peut-être ont mis des obstacles à mes désirs. Mais je m'en console en pensant que tous ces obstacles vont enfin disparoitre et que le premier de tous les Pasteurs, élu depuis près de deux ans, n'a pu encore faire connoître officiellement son élection à son immense troupeau. Un autre sujet de consolation pour moi, c'est de vous avoir prêché l'évangile dans toute sa pureté, et de pouvoir vous dire comme le grand Apôtre aux premiers fidelles : demeurez fermes, soyez inviolablement attachés à la doctrine que je vous ai enseignée soit de vive voix, soit par écrit, et gardez-vous bien de donner la moindre confiance à quiconque oseroit vous enseigner une doctrine contraire : fût-il un Prêtre, fût-il un Évêque, fût-il un Ange même descendu du Ciel, ne balancez pas à lui dire anathème. Enfin en descendant du siège de l'Hérault, je crois pouvoir ajouter, pour votre consolation et pour la mienne, ce que disoit St. Grégoire de Nazianze en descendant du siège de Constantinople : que dans toutes mes démarches, soit depuis ma consécration, soit depuis le fameux serment de 91, *je n'ai eu de considération que pour Dieu.*

J'ai déposé dans le sein de notre St. Père le Pape, en lui envoyant ma démission, un vœu dont l'accomplissement doit vous être aussi cher

qu'à moi, et que je dois encore consigner ici : « Tout ce que je désire, » tout ce que je demande à Dieu, c'est que mon successeur répare mes » fautes et qu'il soit pour le troupeau qui m'avoit été confié un ange » de lumière et de paix, comme un modèle de toutes les vertus sociales » et religieuses ». Puisqu'au jugement même de notre premier Magistrat un bon Évêque est le plus beau présent que Dieu puisse faire à une ville, à un pays, unissons nos prières, faisons un sainte violence au Ciel pour l'obtenir.

Il est cependant, M. T. C. F., un droit, comme un devoir attaché à l'Épiscopat, dont en donnant la démission de mon siège je n'ai pas prétendu me départir : c'est l'attachement le plus tendre pour le troupeau qui a été pendant quelque temps l'objet de ma sollicitude, c'est le privilège acquis à tout Pontife associé au sacerdoce de J. C. d'offrir le sacrifice de la nouvelle alliance, avec les prières les plus ferventes, pour les brebis dont il a été le Pasteur.

Oui vous serez constamment l'objet de mon affection et de mes vœux, mes Vénérables Frères dans le sacerdoce, vous dont les lumières, les vertus, le zèle m'ont encouragé à courber la tête sous un poids accablant, ont soutenu mes pas chancelans dans une carrière si nouvelle pour moi, si hérissée d'épines, et en ont tant adouci les amertumes inséparables. Vous avez acquis tant de nouveaux droits à mon estime, à mon affection : me seroit-il permis de les oublier ? Toutes les fois que j'immolerai la Victime Sainte, je vous présenterai au Pontife éternel selon l'ordre de Melchisedec, afin qu'il daigne vous remplir de plus en plus de son esprit. Le souvenir de votre zèle apostolique, et de la confiance que vous m'avez témoignée, m'accompagnera dans ma retraite, et fera ma consolation et ma joie. J'étois votre confrère avant d'être votre Évêque ; et vous me rendrez sans doute cette justice que, placé par vos suffrages à votre tête, je n'ai pas oublié le mot d'un Concile de Carthage ( 2 ) ; et, qu'élevé au-dessus de vous dans le Sanctuaire,

---

( 2 ) Episcopus sublimior in Ecclesiâ sedeat, in domo verò se collegam Presbyterorum agnoscat. Conc. Carth.

je n'ai pas cessé un instant, dans toutes nos relations, d'être votre collégue, votre ami. Permettez, Vénérables Frères, qu'en déposant le bâton pastoral que vous avez mis entre mes mains, je vous adresse quelques mots d'édification qu'adressoit le grand Apôtre au plus cher de ses disciples : heureux, si je pouvois le faire avec le même zèle, avec la même onction ! Permettez que je dise à chacun de vous comme St. Paul à son cher Timothée :

*Pietas ad omnia utilis est promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. ---- Radix omnium malorum cupiditas quam quidam appetentes erraverunt à fide, et inseruerunt se doloribus multis. Tu autem, o homo Dei, hæc fuge. Sectare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem. ---- Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto. ---- Labora sicut bonus miles Christi. Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus; ut ei placeat cui se probavit. ---- Exemplum esto fidélium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. ---- Sollicitè cura teipsum probabilem exhibere Deo operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis. Ut is qui ex adverso est vereatur nihil habens malum dicere de nobis. ---- Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi..... cum impositione manuum Presbyterii. Hæc meditare, in his esto ut profectus tuus manifestus sit omnibus. ---- Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ. Argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ. ---- Uno verbo : attende tibi et doctrinæ, insta in illis; hoc enim faciens, et teipsum salvum facies et eos qui te audiunt. ---- Fidelis sermo et omni acceptione dignus. ---- Intellige quæ dico, dabit enim tibi Dominus in omnibus intellectum.* (*Ep. 1 et 2 ad Timot.*) Ce que je vous dis ici, mes Vénérables Frères, j'ai commencé par me le dire à moi-même. Puissent ces importantes vérités ne jamais s'effacer de notre souvenir, et être la règle inviolable de notre conduite !

Oui vous serez constamment l'objet de mon affection et de mes vœux, Fidelles de ce vaste Diocèse, vous sur-tout qui, vrais disciples de J. C., héritiers de la ferveur des premiers Chrétiens, conservez l'esprit du Christianisme pour le transmettre aux générations futures. N'oubliez jamais que

les pratiques extérieures de la Religion, même les plus édifiantes et les plus importantes, n'en sont que l'écorce ; que l'essentiel, que l'ame de cette Religion descendue du Ciel, consiste à faire mourir en nous le vieil-homme, c'est-à-dire, le péché ; à glorifier notre père céleste, à le faire régner en nous par sa grâce et à accomplir en tout sa volonté adorable, comme nous le lui demandons dans la plus excellente de toutes les prières. Et vous tous qui portez le nom de Chrétien, souvenez-vous que le plus grand malheur qui puisse vous arriver, le seul que vous ayiez à craindre, c'est d'offenser Dieu ; et qu'il n'y a de paix et de bonheur ici-bas que dans son amour, et dans l'observation de sa loi sainte. Voilà ce qui distingue les enfans de Dieu des enfans du siècle : voilà le feu divin du Christianisme, dont le feu sacré entretenu journellement sur l'autel dans l'ancienne loi n'étoit que la figure. Il est écrit que lors de la captivité de Babylonne, les Prêtres Juifs cachèrent ce feu au fond d'une vallée, dans un endroit inconnu de tous les hommes, et qu'au retour de cette captivité on n'y trouva plus de feu, mais une eau bourbeuse qui répandue sur un sacrifice préparé, s'enflamma, par un prodige inoui, aux premiers rayons du soleil, et alluma, au grand étonnement de tous les spectateurs, un feu ardent qui consuma la victime (3). Ainsi l'esprit du Christianisme, ce feu sacré apporté par J. C. sur la terre, est depuis longues années enseveli au milieu des vices qui défigurent et déshonorent la chrétienté. Ah! puisse-t-il, au premier rayon du soleil de justice, se rallumer, prendre tous les jours dans vos cœurs de nouveaux accroissemens, incendier tout ce qui vous environne, étonner ainsi et convertir les ennemis même de notre sainte Religion !

Vous serez encore l'objet de mon affection et de mes vœux, vous qui au milieu de la nuit obscure que nous venons de traverser, avez souvent pris pour ennemis de véritables frères. Si mes foibles prières sont exaucées, vous serez comblés d'abondantes bénédictions temporelles, mais

---

(3) Utque hoc factum est, et tempus affuit, quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur. ( Machab. lib. II. c. 1 .℣. 22. )

sur-tout spirituelles. Daigne le Dieu de consolation adoucir votre peine, au moment où vous reconnoîtrez votre méprise !

Vous le serez enfin l'objet de mon affection et de mes vœux, vous que le torrent du mauvais exemple et des passions déréglées ont précipité dans une haine aveugle contre la Religion, et dans les désordres inouis que traîne à sa suite l'épouvantable incrédulité, parée du beau nom de Philosophie. Puisse le Dieu de miséricorde, que vous avez méconnu avec l'orgueil insensé du Roi d'Égypte, que vous avez tenté même de faire méconnoître par tous ceux qui l'adorent : puisse-t-il vous dessiller les yeux, et vous faire voir telle qu'elle est sa Religion, le plus beau présent qu'il ait pu faire aux hommes, l'asile des malheureux, le frein du vice, l'aiguillon de la vertu, enfin la meilleure amie et la plus sure sauve-garde de l'homme et du citoyen: Religion cependant que vous prétendiez anéantir!

C'est dans ces sentimens, M. T. C. F., que je me recommande à vos prières, et que je vous adresse en finissant la touchante exhortation de S. Paul aux fidelles d'Éphèse : daigne l'esprit de Dieu qui l'a dictée vous la faire comprendre, goûter et mettre en pratique ! Vous êtes tous Chrétiens, et comme tels, » je vous conjure de vous conduire d'une manière qui » soit digne de l'état auquel vous avez été appelés, pratiquant en toutes » choses l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns » les autres avec charité, et travaillant avec soin à conserver l'unité » d'un même esprit, par le lien de la paix. Il n'y a parmi vous qu'un » corps et qu'un esprit, comme il n'y a qu'une espérance à laquelle » vous avez été appelés. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un » baptême. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous, qui est au dessus de » tous, qui étend sa providence sur tous et qui réside en nous tous. (Éphés. 4. ℣. 1 ).

Pour obtenir aux brebis et aux Pasteurs la grâce de pratiquer une si douce et si sublime morale, je me prosterne ici en esprit avec le même Apôtre, « devant le Père de Notre-Seigneur Jesus-Christ, le principe » et le Chef de cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre, » afin que selon les richesses de sa gloire il vous fortifie dans l'homme » intérieur par son Saint-Esprit, qu'il fasse que J. C. habite par la foi

» dans vos cœurs, et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous » puissiez comprendre avec tous les Saints quelle est la largeur, la » longueur, la hauteur et la profondeur du mystère de l'amour de J. » C. envers nous, et que vous en soyez remplis selon toute la plénitude » de Dieu même. Que celui qui par la puissance qui opère en nous, » peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et tout » ce que nous pensons, soit glorifié dans l'Église par J. C., dans la » succession de tous les âges et de tous les siècles. Amen. ( Ibid. 3. ℣. 14 ).

Je prie mes Vénérables Frères dans le sacerdoce, de vouloir bien lire cette lettre aux fidelles de leurs paroisses respectives. S'il en est qui soient affligés de ma démission, qu'ils considèrent que cette démarche a été jugée nécessaire par les Chefs de l'Église et de l'État : quel Évêque pourroit dès-lors s'y refuser ? Et de quel front, disoient les Évêques d'Afrique, pourrions-nous nous attendre aux honneurs qui nous sont promis dans le siècle futur, si nous nous faisions de ceux que nous possédons en celui-ci un obstacle à l'établissement de l'unité parmi les Chrétiens ? Qu'ils considèrent encore qu'un changement d'Évêque ne peut qu'être avantageux pour eux et pour tout ce diocèse, vu le défaut de moyens de celui qui occupoit le siège ; qu'ils considèrent enfin que telle est la volonté de Dieu, règle souveraine de tous nos désirs, comme de toutes nos actions ; et qu'ils prient pour le Pasteur qui se retire, comme pour celui qui doit le remplacer.

Donné à Beziers, le 16 novembre 1801, ( 25 brumaire an X de la République Française ).

† A. V. ROUANET, Évêque démissionnaire du Diocèse de l'Hérault.